

une vieille armée, se souvenant des succès de la Crimée. La campagne fut rapide et heureuse, et pourtant, que de hasards ! A Magenta, l'empereur, sous un pont, avait failli être pris.

À Solferino, un champ de bataille énorme ! On se souvient du mot malicieusement dit par le maréchal Vaillant : "Solferino, c'est comme la confiance, ça se gagne, mais ça ne se commande pas." Sans doute il entre un certain dépit du rôle effacé qu'on lui avait fait jouer dans la manière dont, plus tard, le prince Napoléon-Jérôme appréciait la campagne, mais nous répèterons ses paroles qui avaient quelque chose de prophétique :

"Avant la guerre d'Italie, disait-il à M. Lopan, j'espérais dans la guerre, parce que je croyais que l'empereur serait un général et disposerait d'habiles généraux ; mais aujourd'hui, j'ai perdu mes illusions ; l'armée elle-même sait qu'elle n'a ni un empereur général, ni des généraux habiles parmi ceux qui la commandent."

Après Solferino, Napoléon III pouvait croire à son étoile, il eut la sagesse de s'arrêter sur ce succès. L'armée autrichienne s'était repliée en bon ordre ; il n'y avait pas eu de déroute ; elle avait perdu le champ de bataille, l'honneur était sauf, et l'empereur François-Joseph, qui savait combien la Lombardie était pour son empire un embarras, eut la prudence de ne pas continuer la lutte dans le but douteux de conserver cette province gênante.

Les deux empereurs signèrent la paix à Villafranca. L'Autriche céda la Lombardie à la France, qui la rétrocédait à la Sardaigne. C'était affirmer que ce petit Etat ne devait son agrandissement qu'à la France, et qu'on le traitait en quantité négligeable. La blessure fut dure pour la vanité italienne, et ne s'est pas cicatrisée.

Il est certain que Cavour espérait mieux. Les révolutionnaires ne cachèrent pas leur déconvenue ; mais leur mécontentement, cette fois, se perdit dans l'ovation faite à Paris à l'armée victorieuse. Son admirable conduite, son courage, la confiance qu'elle inspirait, effaçaient alors l'impression pénible qu'avaient éprouvée, non seulement les catholiques, mais les gens clairvoyants, lorsque la campagne d'Italie avait été résolue. On pouvait espérer, d'ailleurs, que l'ambition du Piémont était satisfaite ; celle de Victor-Emmanuel peut-être, mais celle de Cavour était insatiable. Comme il l'avait dit un jour, il voulait être le premier ministre du roi d'Italie.